

PRÉFACE

Cette préface pourrait s'intituler « Défense et illustration de la paillardise ». Car il s'agit bien ici d'un combat dans le genre de celui que mena Joachim. Notre but est de sauver l'esprit étudiant en péril, mais en même temps nous voulons l'illustrer, c'est-à-dire l'enrichir, lui donner un nouvel élan, regrouper autour d'une idée bien assise des forces jusqu'ici dispersées.

L'esprit étudiant se meurt : ceci déjà est grave, plus grave encore est le fait qu'on ne s'en rende pas compte. Pourtant il n'y a point de remède sans diagnostic.

Le monde étudiant se renouvelle à brève période ; une génération ne s'y prolonge guère au delà de cinq ans et dès les deux dernières années les préoccupations de l'escolier se détournent de la jeunesse dorée, attirée avec force vers le monde pour la lutte. Aussi survient-il une rupture quelconque, une guerre qui disperse les éléments actifs et la flamme baisse, faiblit, s'éteint. De même que nos parents après 1918, il nous faut, aujourd'hui, aller chercher sous les cendres l'ultime morceau de braise qui persiste à briller.

Or, parmi tous les éléments constituants d'une tradition, au premier rang vient le folklore et particulièrement le folklore musical. Les chansons escolières sont très vieilles. Au long des siècles, d'innombrables générations d'étudiants les ont recopiées à la lueur baveuse de la chandelle, puis sous l'éclat de la lampe. Ces carnets, rutilants au début, s'éculaient bientôt sous la poche élimée ou dans une main que son propriétaire n'avait pas toujours le loisir ni la possibilité de bien laver. Ces refrains nous apportent comme un lointain fumet d'une bohème qu'ont rendue plus rare les lavabos et le chauffage central des maisons d'étudiants. Mais ce long voyage, ils ont dû l'accomplir à travers les obstacles que leur imposèrent la morale et les mœurs. Fausse morale, hâtons-nous de le dire, mœurs hypocrites qui permettent d'accomplir dans l'ombre de l'alcôve ou par delà le labyrinthe du lupanar ce qui, hurlé à plein souffle dans la rue, passerait pour la dernière indécence et la plus basse obscénité. On s'empresse de confondre avec les plus honteuses productions pornographiques ces vieux refrains chevronnés aux multiples quartiers de noblesse et dont le seul défaut est de se présenter comme le témoin spirituel, le signe essentiel d'une des meilleures parties de l'esprit français : la Gauloiserie.

Or, il existe une différence fondamentale, une différence d'état d'esprit entre la gauloiserie, notre paillardise, et ce que les moralistes ont convenu d'appeler la licence des mœurs. Cette dernière traîne derrière elle le relent puant d'une atmosphère de vice vécu ; elle se retrouve dans tous les pays, car tous les peuples possèdent en commun des bas-fonds et une littérature obscène. Au contraire, c'est le privilège du Français d'être né de sang gaulois : lui seul

peut comprendre l'esprit paillard. Il est remarquable que les étudiants des Universités étrangères ne connaissent guère de distractions de ce genre : il leur est même difficile d'en bien juger la nature. Pour nous, cependant, la distinction est fort nette, elle ne peut paraître subtile qu'à des consciences obstruées par la mauvaise foi, à moins que ce ne soit par une fausse pudeur.

Et pourtant, là, comme partout ailleurs, c'est une question de largeur d'esprit contrôlée par le bon sens ; qualité que l'on ne refuse guère, en général, au génie français : soyons donc dignes de notre réputation. Au reste, pourquoi mettre de la moralité où il n'y en a pas ? C'est là le point capital. La paillardise rehausse au plan de la simple nature, expose au soleil de la pure franchise, tout ce que des conventions déformantes ont refoulé dans les bas-fonds avec l'étiquette « Cave Turpe ». Parlons donc ouvertement et naturellement des choses naturelles, nous finirons par ne plus y attacher d'importance, et au lieu d'être tyrannisés par l'obsession du vice, nous deviendrons libres et immunisés contre lui. J'entends votre réplique, gens de bien. Vous direz sans doute : se prémunir ainsi contre le vice, voilà bien la preuve d'une mauvaise conscience ; aux âmes pures, il reste totalement étranger, elles veulent l'ignorer, elles l'ignorent. Nous répondrons par le mot de TERENCE : « Homo sum et nihil humani a me alienum puto ». Oui, le mal est bien « de l'homme », vous aurez beau faire, lui, hélas ! ne veut pas vous ignorer, il vous connaît fort bien, il remue, il sape, et bientôt... Voyez-vous, il est encore préférable de lui ménager une voie de garage. Freud nommait cela le défoulement.

Car, en fin de compte, vous tous, petits saints, qui mettez un point d'honneur à ne jamais participer à ces innocentes bacchanales, je vous reconnais bien, vous êtes les cousins germains de ces éthyliques invétérés, qui, manière de refuser à boire, mettent seulement deux doigts et encore bien écartés au-dessus de leur verre. Et vous-mêmes, quand vous feignez de refuser à votre conscience le spectacle d'un soi-disant scandale, ce n'est pas une main ferme qui forme sur vos yeux une porte hermétique aux atteintes du mal, mais des doigts lâches, légèrement desserrés et derrière lesquels flambent deux prunelles brillantes de concupiscence.

Notre position est bien plus franche, bien plus difficile aussi à maintenir entre une pudibonderie souvent hypocrite et le libertinage vicieux. Si quelqu'un ne saisit pas la nuance, pour nous fondamentale, qui distingue la paillardise du libertinage, je le renvoie à la lecture intelligemment comparée d'un chapitre de « Pantagruel » et d'une « Lettre Persane ». Le premier doit faire rire aux éclats tout Français de bon sens et d'âme droite, la seconde suscitera sans doute en lui des rêveries malsaines. Autre remarque qui sur un autre plan délimitera notre position. Pas plus que de morale il ne faut mettre de religion où il n'y en a pas ; il ne peut, il ne doit être question ici ni de croyances ni de cultes : un esprit large, neutre même, préside à ces cantiques d'un nouveau genre. Au reste, la tradition des moines épicuriens et paillards a été trop solidement implantée dans la littérature française par le fondateur de Thélème pour que nous puissions sans ridicule nous révolter contre elle. Mais il est un fumet qui scandalise nos narines d'intellectuels libéraux, c'est celui du sectarisme. Il sent la bêtise, l'étroitesse d'esprit, la basse rancune : à tous ces titres nous ne le tolérons nulle part et nous en avons soigneusement expurgé ce recueil, en espérant pour l'honneur de nos lecteurs qu'aucun d'eux ne regrettera, s'il les connaît, « Les Saints du Paradis », « Le Curé de Saint-Sulpice », et quelques autres couplets de diverses chansons. Nous ne voulons pour garant de cette initiative qu'Anatole France lui-même, qui écrivit dans la Préface de ses « Noces Corinthiennes » :

« C'eût été trop manquer du sens de l'harmonie que de traiter sans piété ce qui est pieux. Je porte aux choses sacrées un respect sincère. »

Ainsi close notre parenthèse, nous n'essaierons pas de lutter davantage contre l'alliance de Tartuffe et de Gribouille. Le moralisme des faux bigots ne peut rien contre nous, il est éliminé du jeu. Quant à la vraie morale, elle se tient au fond des cœurs, se moque éperdument d'un extérieur « correct » et n'aurait garde de se formaliser des beuglantes insensées de jeunes corps dont la vie sédentaire et citadine excite les nerfs au paroxysme.

Ainsi donc, parlons pour vous, jeunes étudiants. Vous êtes entrés dans une confrérie qui, possédant une tradition millénaire, est obsédée par la frénésie de la Révolution. Elle a réuni deux contraires, Tradition et Révolution en créant pour son usage propre, la tradition de la révolution. L'escolier en rupture, en distraction, n'a qu'un but : « Faire de l'Enorme ». Et, naturellement, s'emparant de la veine paillardie, il en a fait ...une artère, ...que dis-je, un tuyau de pompe à incendie avec lequel il inonde le « bourgeois ». « Ce pauvre bourgeois », dit la chanson ! Il est la tête de Turc de l'escolier qui ne fait souvent que sortir de la Bourgeoisie pour y rentrer bientôt. Mais dans ce court intervalle ! quelles orgies ! Poussé par une pléiade d'œuvres et de noms illustres qui lui montrent la voie depuis Aristophane, en comptant Horace, pour arriver au divin Rabelais, le grand Ribaud, et à Villon, le grand Ancêtre, il renverse toutes les idoles : la Mesure, l'Ordre, la Loi, la Bienséance. Bienheureux ces innocents Iconoclastes, car, dans le bouillonnement de leur ardeur, s'élabore la substantifique moëlle des meilleures qualités françaises.

Or ça, jeune individu, dont l'Université dans l'un des innombrables tiroirs de ses multiples secrétaires détient le dossier flambant neuf, pesez bien le propos. Si vous refusez de reprendre en main le flambeau de la tradition, vous ne serez pas un étudiant, et ceci est grave, car vous passerez à côté de la jeunesse. Et tenez ! Voulez-vous consultation gratuite de Carabins experts en la matière : si vous ne réunissez pas à vos risques et périls, au cours de vos quelques années d'étude, une collection éblouissante de plaques, de pancartes et d'enseignes de tous genres, de quoi monter un bric-à-brac pour votre vieillesse au cas où la retraite des vieux travailleurs se révélerait insuffisante, si vous n'avez pas hurlé quinze cents fois le « De Profundis » in-extenso, quatre mille fois les « Trois Orfèvres », si vous ne faites pas connaissance avec les délices du Poste, si vous ne chahutez pas, à faire roter le bourgeois quand votre tête pètera, farcie de droit, de médecine et de textes anciens, etc., etc., alors nous vous le prédisons solennellement, par la voix divine de la Pythonisse assistée d'Hippocrate : à 23 ans, vous aurez des rhumatismes au cœur, des hémorroïdes au cul, et des cors aux pieds ! Puissent les Dieux et particulièrement Bacchus écarter de vous destin si misérable !

